

Penseurs de fer
Corporations Titans

Publié :

« Les penseurs de fer à l'âge des titans » *Spirale*, 168, sept.-oct. 1999, p. 8-9.

Les penseurs de fer à
l'ère des Titans

« pourquoi dans ce temps d'ombre misérable, des poètes ? »
Hölderlin¹

Hölderlin annonce un nouvel âge de fer où la culture, l'esprit et la poésie ne seront plus que des formes de léthargie pour nostalgiques et utopistes. Les nouveaux héros seront les « professionnels » : logocrates des bio-manipulations, de l'info-contrôle, de la macro-modélisation — et autres penseurs de fer. En cet âge nouveau, la sophistication d'une technique au service de l'action apparaîtra comme la plus haute réalisation humaine. Car tout sera action et tout sera réaction dans une machine techno-économique légitimée par la nécessité pour chacun d'améliorer sa situation matérielle. L'ère des Titans c'est la domination de la planète par des corporations (médias, technologies, industrie, ...) plus puissantes que les États². C'est la priorité absolue donnée à l'activité matérielle, lorsque celle-ci devient sa propre finalité et ne mesure son progrès et son succès qu'en fonction de l'accumulation des richesses. Serons-nous plus riches lorsque nous aurons perdu notre bien le plus précieux : la Terre ? En ce nouvel âge de fer, nous sommes devenus l'instrument de puissances titanesques. Aussi nous avons abandonné toute croyance dans un changement fondamental : comment être un autre genre de personne, avec un autre genre de relations interpersonnelles, à nourrir et consommer d'autres représentations, — bref comment **être** le changement ?

Une culture bicéphale

Notre culture est bicéphale : partagée entre les humanités et la technique. On devrait dire plutôt bi-hémisphérique quand la pensée rationnelle se rapporte à la culture dans une boucle des connaissances : comme nécessité de rapporter le savoir du discret à une culture du continu — sinon à un culte de l'altérité radicale. Nos penseurs de fer, les Titans de la nouvelle époque, veulent se dispenser de cette circularité de la connaissance et la court-circuiter pour assurer une autonomie à leur savoir : alors celui-ci se passe de tout recours à un **sens global provisoire** et, par une clôture précipitée, se

met à l'abri de toute déstabilisation dans ses termes. C'est ainsi que le savoir des parties, et des parties de parties, s'impose comme modèle dans une culture dont le rôle premier était **l'assimilation et l'orientation de l'entreprise du savoir** humain. Bientôt la culture des humanités se détourne de sa tâche : faute de produire des synthèses et de proposer des choix de société, elle entreprend de mimer le savoir-faire technique et s'acharne à en reproduire les traits disciplinaires les plus superficiels dans un monde vidé de tout principe hormis celui de l'accumulation par les Titans.

Paradoxalement, la connaissance des parties tend à être totalisante, tandis que la connaissance du tout se révèle dispersive. En travaillant inlassablement à l'autonomie de leur savoir, à refouler une culture qui leur paraît monstrueuse parce que bicéphale humanités/technique, les penseurs de fer veulent se soustraire aux régulations de l'espace culturel et provoquent un emballement intra-disciplinaire, sinon un emballement de la raison elle-même : « ce n'est pas le doute qui rend fou, c'est la certitude » disait Nietzsche. Ils veulent ignorer leur dépendances envers la matière poétique du langage, — ils veulent aussi ignorer leur dépendance envers les pratiques relatives au corps et aussi toutes les pratiques humaines qui instituent un espace social — en instituant une façon de penser plus « professionnelle » : c'est en ces termes que Bertrand Russel accueillait la philosophie anglo-américaine. Les intellectuels de notre époque acceptent de soumettre le « travail » intellectuel lui-même à une logique de l'efficacité, selon une définition et une valorisation du travail qui rend ce dernier indissociable d'une appartenance à un groupe dont ils tirent reconnaissance de statut et position hiérarchique. Dans le nouvel âge de fer, ne survivront que les Titans et les penseurs de fer qui se tiendront à l'ombre des Titans. Il faudrait être véritablement héroïque pour songer à leur résister. Les penseurs de fer sont sans passion pour le changement et pour l'entraide, ils sont d'autant plus inféodés à leurs corporations idéo-culturelles que l'ostentation corporative elle-même est bientôt capitalisée comme travail. Comment seraient-ils passionnés de changer un monde qui leur paraît immuable, quand il ne s'agit pour chacun de modifier pour le mieux sa capacité d'en profiter ?

Aujourd'hui la rationalité technoscientifique tente de s'appropriier les nouvelles technologies. Il semble que toute intelligibilité procède d'un LOGOS central et fixe, que tout savoir est le fruit d'un idéal scientifique, d'une certitude des raisons de la Raison. Quand le logos apparaît comme un vide qui déstabilise toutes choses et ouvre un interstice entre celles-ci afin de permettre mobilité et enlignements. C'est ainsi que les penseurs de fer, par un usage précautionneux du vide, prétendent à une légitimité absolue. Rien qui ne soit issu d'une élaboration et d'une transmission de proche en proche des raisons doxiques³. Car il n'est d'intelligence et de savoir-faire qui ne soient dérivés d'une forme plus générale : le savoir vivre qui nous met en présence les uns aux autres dans un monde. Invoquer un tel savoir-

faire c'est rappeler la forme commune à laquelle nous appartenons, dans laquelle nous établissons nos relations, nous constituons nos expériences. C'est évoquer aussi un fondement communautaire des *tekhnè*, soient aussi des recettes, les arts, les métiers, les bricolages, des descriptions, etc., — toutes choses qui sont l'expression d'une intelligence collective et la génération de connaissances partagées.

Plutôt que de figer le savoir par sa résolution hâtive dans une science de la nature, il convient de lui laisser une latitude salutaire : c'est ne pas hâter le travail de la détermination, c'est laisser courir le jeu des ressemblances. Contre la fixité du vrai, il s'agit de laisser ouvert le jeu changeant du vraisemblable, ce que l'art, le théâtre, la poésie préservent fondamentalement, et cela même dans les œuvres les moins accomplies. C'est dans l'expérience préservée du flou, du mouvant, du presque indistinct, — que s'exprime le mieux le souci du commun. La solidarité est restituée dans la pensée que rend possible l'écoute du quotidien : comment le quotidien s'organise, comme il assure sa régulation. Parce que le quotidien — lorsqu'il n'est pas d'emblée colonisé par des modes de consommation — est d'emblée l'**invention d'un monde** par une collectivité et aussi parce qu'il est mise en jeu du sujet dans une lutte pour la vie où il dépend de la collectivité. C'est contre cette invention que le rationalisme, fort d'une immuabilité du sujet, prétend constituer la base ultime et autonome de toute connaissance. Car il s'agit bien, pour le rationalisme des penseurs de fer, de saper le fondement éthique (le souci des autres et du partage) et poétique (se façonner soi-même comme humanité) de notre expérience du quotidien afin de favoriser la colonisation accrue de la vie personnelle par leurs seigneurs les Titans.

C'est ainsi que l'autarcie cognitive des penseurs de fer, comme négation des dépendances de la raison envers le pouvoir, de notre richesse envers les pays pauvres, — constitue une dissolution de toutes les solidarités et une glorification du succès économique devenu une fin en soi. La société est transformée en fable mandevillienne qui accorde la première place au besoin économique⁴, à la soif de richesse, et qui récuse toute dépendance envers les cultures différenciées qui pourraient nous permettre de penser un travail de la mort dans la vie, de l'altérité dans le même, de la souffrance dans la mémoire, de l'inconnu dans le connu. Il ne s'agit pas ici de se soustraire aux exigences économiques en proposant un regain spirituel, mais d'observer un devenir-fable de l'économie quand notre « réalité » techno-industrielle ne serait qu'une Forme auto-répliquante, un programme psycho-politique — et ceci, selon les dires de Richard Brodie lui-même, un des directeurs de Microsoft⁵, qui reprend cette conception d'un déterminisme mimétique à Dawkins et à Dennet. C'est ainsi que ce nouveau savoir ne saurait relier les personnes les unes aux autres et mettre en évidence notre lien de solidarité vitale avec la nature, — il ne s'avise de le faire que pour maîtriser ce lien. Car l'être humain n'est plus qu'un substrat amorphe que vient parasiter une

organisation idéologique titanesque, un programme économique planétaire. Cette conception de l'humain, coincée entre deux déterminismes, génétique et mimétique, contribue à élever des murs plus élevés entre le riche et le pauvre, l'humain et l'animal, le social et le naturel, le professionnel et le personnel.

L'âge de fer annoncé par Hölderlin est une nouvelle époque de l'Occident, c'est un registre onto-historique qui s'arc-boute sur la vie changeante et fluide et soumet l'expérience humaine à un ordre de déterminations. Nietzsche aura exhumé une époque de la métaphysique, en insistant sur la nécessité originelle pour la Forme de se régénérer en repassant pas le Sans-fond. Car c'est la richesse d'une culture de pouvoir penser que la mort fait partie de la vie, que le chaos fait partie de l'ordre. Mais il semble que la Forme, se réclamant du privilège d'une fondation, saurait désormais se perpétuer d'elle-même : il importe de mettre en évidence l'origine théologico-métaphysique de l'idéal d'**autonomie** où la Forme se reproduit comme Forme. Les penseurs de fer, les héros de l'action, sauront prendre la mesure de la violence requise pour que s'impose cette autonomie monocéphale du savoir qui s'auto-génère comme savoir, — ils sauront tirer profit de la violence titanesque de l'époque.

Le refus du flou, le dégoût de l'humain

Dans une société qui nous dit pourtant comment vivre, le doute de soi est considéré comme faiblesse. Les penseurs de fer ne sont pas troublés par le doute : celui qui doute est faible et celui qui critique la société ne fait que projeter ses doutes, il se révèle donc doublement faible. Quand la vie réelle devient le meilleur spectacle, quand tout le monde y joue son rôle et se prend pour ce rôle, alors l'individu singulier n'aura pas d'images pour interroger sa multiplicité, découvrir sa finitude, exposer sa faiblesse, — du moins il n'aura que des images floues, des images inavouables. Cette faiblesse refoulée s'exprime parfois comme un surcroît de force, comme irruption violente quand le doute ne peut se dire et commande l'instant héroïque d'un massacre dans une école.

En fait cette violence était déjà là, c'était le **dégoût contre tout ce qui de l'humain** demande un éclairage particulier, soit le flou et le singulier. Alors les lumières de nos penseurs c'est encore la vie éclairée au néon des bureaux. Ils éprouvent le plus grand dégoût pour tout ce qui est personnel : la note du suicidé paraît plus indécente que le suicide, qu'ils tolèrent davantage car c'est le service que rend à la société un individu mésadapté. Il arrive parfois que les penseurs de fer tiennent le discours de la diversité humaine pour vanter les avancées globalisantes de l'économie, mais ce n'est pas voir que les corporations Titans n'ont d'international que l'expansion, — les profits restent centralisés. L'expansion du conformisme requis pour

que les individus puissent être comparés, interchangeables, exclus, — cette expansion se traduit chez les individus en particulier par une position (on pourrait dire : un sentiment) très morale dont la violence passe inaperçue quand ils ne font, semble-t-il, que déplorer le « quelque peu indécent », le « pas comme il faut », le « pas tout à fait à la hauteur », le « quelque chose d'un peu dérangé ». Au delà du dégoût du singulier, il y a un **dégoût de l'humain en général** : c'est la forme la plus évoluée, chez les penseurs de fer, du dégoût de soi-même. C'est cela la plus haute évolution de l'humanité, lorsque l'esthétique des comptoirs de banque rejoint celle des salles d'autopsie.

L'article premier de la Déclaration universelle des droits de l'homme énonce que tous les êtres humains sont nantis de conscience et de raison et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité. Ce qui laisse entendre que l'existence d'une raison en chacun garantit la fraternité entre tous. En fait, il en va tout autrement. Nous ne prenons conscience de l'autre que si ce dernier a un **statut** qui saura interpeller notre raison, nous nous donnons un statut qui exclut les autres de toute considération. A l'époque de la Déclaration universelle, nous n'avons pas échappé à l'exigence de visibilité exprimé par l'ordre théologico-politique du Moyen Age. Encore au XXe siècle, selon une expérience décrite par Hannah Arendt, la **nudité** de la victime, lorsqu'elle n'est plus que cela — un être humain vulnérable — la place en-deça de toute compassion de la part de ses bourreaux⁶. Plus que jamais, à l'ère des Titans, les êtres humains seront invisibles les uns aux autres.

Les penseurs de fer n'ont d'allégeance que pour leur savoir qui leur donne autorité. Cela fait partie de leur refus de l'origine : de l'écriture, du langage courant, de la vie en commun, de l'amour — c'est aussi un refus de rencontrer l'éthique d'un travail sur soi-même qui nous obligerait à dissiper nos certitudes statutaires et à assumer notre pouvoir. Ils ne répondent qu'à une définition « professionnelle » du travail, à l'exclusion de toute autre activité humaine pourtant indispensable à la société, ils récusent toute autre forme de travail⁷. Les penseurs de fer trouvent leur légitimité de défendre chaque mot de tout ce qu'ils disent : ils exercent un despotisme du détail qui leur permet d'expliquer chaque brique de la maison, chaque pièce de l'édifice — mais celui-ci demeure inhabité, car ce n'est qu'un bunker intellectuel. Ils ne sauraient dire comment tout se tient, lorsque toutes les parties de l'édifice s'appuient les unes sur les autres, lorsque l'édifice — enté sur le vide —, déploie un manteau protecteur sur la fête humaine : « la présence /du divin doit être sentie. C'est pourquoi ils bâtissent des demeures⁸ ».

Des critères de réussite inappropriés

C'est ainsi que vous resterez invisible si vous ne polissez pas le miroir dans lequel ils pourraient reconnaître l'image qu'ils veulent se donner, parce que vous ne sacrifiez pas à cet idéal de réussite qu'ils sont allés chercher dans le monde de la finance, du droit et des laboratoires. Les rapports individuels (précaires/permanents) reproduisent ici-même l'opposition géopolitique entre les citadelles de l'Occident et les bidon-villes planétaires. La logique économique d'efficacité contamine toutes les activités humaines, l'image de réussite prend de plus en plus d'importance : il ne s'agit plus seulement de se donner une vie, il s'agit de se sacrifier à un idéal du succès, ou du moins à une image du succès : Chronos dévorant ses enfants. On s'efforce de réussir selon ce que d'autres ont calibrés comme réussite et non selon ce qu'on voudrait pour soi-même et pour les autres. Mais là, encore une fois, sans la **révélation** de l'existence des autres, on ne saurait transcender les intérêts particuliers et désirer changer quelque chose dans le monde. Il semble parfois que les derniers mécanismes par lesquels on peut encore se représenter l'autre et la souffrance de l'autre soient religieux⁹. Quand il faut invoquer la figure de Dieu pour rappeler que la vie est sacrée et, pour le moins, que l'on ne saurait sacrifier l'individu ni sa dignité à une machine économique, à un autoritarisme idéologique ou encore, ce qui combine les deux, — à un nouvel ordre mondial professionnel

En fait, ma conviction quant au fondement poétique des religions me conduit à penser que c'est de la **littérature** et de la poésie que nous pouvons attendre une éthique qui inciterait nos « professionnels » à réaliser la réalité des autres, de leurs vies et de leur expériences. Il ne s'agit pas tant de diviniser la vie humaine et de propager une religion anthropologique. Il s'agit plutôt de soumettre nos rationalités inhumaines à une école de vie. La nouvelle élite des penseurs de fer ne saurait tolérer une pensée qui ne serait légitimée par son rapport aux sciences, insupporte totalement une pensée qui se donne ses repères en littérature et en arts. Le rationaliste ne craint rien tant que de paraître littéraire, le naturaliste ne redoute rien tant que de recevoir sa pensée et sa vie elle-même d'une vie depuis toujours modifiée par la culture et l'histoire : « Nous voyons l'univers d'une manière qui a été modifiée par la tradition, par les langues, par les mythes. » disait Borgès¹⁰. Dans l'indifférence de nos nouveaux maîtres à la souffrance humaine, nous croyons reconnaître une nouvelle manifestation d'une culture de la mort qui traverse le siècle, — sinon d'une mort de la culture. Comme assassinat du regard poétique qui savait nous représenter que chaque être humain est sacré.

Pour moi, la compassion pour l'humain, qui doit s'étendre à une compassion pour tout le vivant, est indissociable d'une expérience poétique du monde. Celui qui n'a pas banni l'absurde, les retournements inattendus, les enchaînements improbables, ... resserre davantage le lien de parole, le partage de la souffrance, le voisinage des lieux, la communauté de mémoire. Qu'importe le dire vrai sur le monde lorsque le monde est mensonge,

qu'importe le mensonge du monde et de la justice, — si l'on peut approcher d'une vérité de vivre et de mourir. Que vaut cette vérité si nous craignons à chaque instant de rappeler l'insupportable ?

¹. Hölderlin, « Le Pain et le vin » Trad. G.Roud, Œuvres complètes, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 813. Voir E. Jünger, A.Gnoli, F.Volpi, Les prochains Titans, trad. M.Bouzaher, Grasset, 1998, p. 29 et 102.

². Peter C. Newman, Titans. How the New Canadian Establishment Seized Power, Viking, 1998.

³. Anne Cauquelin, L'art du lieu commun. Du bon usage de la doxa, coll. « La couleur des idées », Seuil, 1999, 215 p.

⁴. Bernard Mandeville, La Fable des abeilles, Vrin-Reprises, 1985.

⁵. Richard Brodie, dans Virus of the Mind. The New Science of the Meme, Integral Press, 1995, . reprend les conceptions de Richard Dawkins, The Selfish Gene, Oxford.U.P., 1976 et de Daniel Dennet, Consciousness Explained, Little Brown, 1991. Voir www.brodietech.com/rbrodie/meme.htm

⁶. Hannah Arendt, Les Origines du totalitarisme, 1951.

⁷. Dominique Méda, Qu'est-ce que la richesse ? Aubier, 1998.

⁸. Hölderlin, « Les Titans », Trad. P.Jaccottet, G.Roud, A.du Bouchet,, Œuvres complètes, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 894

⁹. Cf. Michael J. Perry, The Idea of Human Rights, Oxford U.P., 1998.

¹⁰. Jorge Luis Borges, Œuvres complètes, t. II, trad. J.P. Bernès, R.Caillois, C.Esteban, N.Ibarra, Gallimard, Coll. Bibliothèque de la Pléiade », 1999.